Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

97 | 2019

Varia

Home is Not Here, Singapore

Claudine Salmon

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/archipel/1190>

DOI: 10.4000/archipel.1190

ISSN: 2104-3655

Publisher

Association Archipel

Printed version

Date of publication: 11 June 2019

Number of pages: 323-325

ISBN: 978-2-910513-81-8

ISSN: 0044-8613

Electronic reference

Claudine Salmon, "*Home is Not Here, Singapore*", *Archipel* [Online], 97 | 2019, Online since 16 June 2019, connection on 21 September 2021. URL: <http://journals.openedition.org/archipel/1190> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/archipel.1190>

Association Archipel

fois sur la tombe de Bung Karno afin de demander pardon, ainsi que de Sarwo Edi en personne, comme le rapporte Pranoto Reksosamudro¹².

Les auteures ont raison d'affirmer que le problème de 65 ne trouve pas de solution du fait de l'impunité des coupables. On peut cependant tenter de surmonter cette impunité, notamment en invoquant le droit universel et la *compétence universelle*, grâce à laquelle, lorsqu'un pays refuse de poursuivre et de juger ses ressortissants coupables de crime contre l'humanité ou de génocide, cette action peut être entreprise par un tribunal étranger.

Ibarruri Sudharsono

Écrits intimes

WANG Gungwu, *Home is Not Here*, Singapore, Published under the Ridge Books imprint by NUS Press, National University of Singapore, 2018, 219 p., index, illustrations. ISBN 978-981-472-92-6 (casebound).

Le titre de cette autobiographie, « Notre domicile n'est pas ici », couvrant l'enfance et la scolarité d'un historien d'Asie bien connu, jusqu'à son entrée à l'Université de Malaisie en 1949, pourrait surprendre. En fait, ce titre résume les hésitations et les prises de conscience successives de l'auteur quant à son vrai domicile en rapport avec l'évolution de la conjoncture politique tant en Malaisie qu'en Chine. Dans la première partie, Wang Gungwu, répétant ce que sa mère lui avait appris, écrit (p. 22) : *I knew that China was our home* ou « Je savais que notre domicile était en Chine ». Un peu plus loin (p. 49), il précise : *Thus I grew up thinking that we were not normal in Ipoh, and that Ipoh was definitely not our home*, « J'ai donc grandi en pensant que nous n'étions pas normaux à Ipoh [Perak] et qu'Ipoh n'était définitivement pas notre chez nous. » Revenu à Ipoh en 1948, après un court séjour universitaire à Nankin en 1947 dans une Chine en proie à la guerre civile, il note alors dans la quatrième partie, Ipoh, Re-orient, (p. 197) : *In a strange way, I soon felt at home, returning to a life that I had grown with*, « D'une manière étrange, je me suis vite senti chez moi, retrouvant une vie avec laquelle j'avais grandi. » Ce séjour en Chine avait été le catalyseur qui avait permis à l'auteur de percevoir la Chine et la Malaisie sous un jour nouveau. Un peu plus loin (p. 207), ajoutant une impression qui lui vint en revisitant furtivement Ipoh, en 1960, où il ne retrouve plus ses anciens camarades, il écrit (p. 207) : *Ipoh had taught me that nothing was permanent, that change was already around the corner and that people could easily cut off of their roots* « Ipoh m'avait appris que rien n'était permanent, que le changement était toujours au coin de la rue et que les gens pouvaient facilement se couper de leurs racines. »

Wang Gungwu commence par expliquer qu'après avoir écrit un premier texte à l'usage de ses enfants et peut-être aussi de lui-même, il se convainc qu'il se pourrait également intéresser d'autres lecteurs. Il entreprit alors de le remanier et

¹²<https://narakata.com/2015/11/06/telepon-nasution-dan-sarwo-edhi-setelah-pranoto-dibebaskan/>

d'introduire, dans les trois premières parties (*My Small World, Leaning to Roam, To Nanjing*), des extraits des mémoires intitulés *Lüeshu wo wushinian zhi huiyi* 略述我五十年之回忆 « *Memories of Fifty Years* » que sa mère, Ding Yan 丁严 (1905-1993), rédigea alors qu'elle était âgée de plus de 70 ans et qu'elle donna à son fils peu avant de mourir¹³. C'était là une idée très astucieuse. En effet, ces extraits complètent le récit de l'auteur en introduisant un regard adulte sur la vie quotidienne d'alors, les difficultés matérielles, la guerre, ainsi qu'une certaine profondeur historique. Ding Yan prend soin de retracer l'histoire de sa propre famille et celle de son mari Wang Fuwen 王宓文 (1903-1972), toutes deux appartenant à la bourgeoisie fort conservatrice et pétrie de culture confucéenne de la province du Jiangsu.

Wang Fuwen, comme bien d'autres lettrés du Jiangsu et du Zhejiang, vu les difficultés économiques d'alors, s'était résolu à aller mettre ses services d'enseignant au profit des communautés chinoises d'Insulinde. Il partit en 1927 et, après avoir obtenu quelques postes d'enseignant tant en Malaisie qu'à Surabaya, où naquit son fils Gungwu en 1930, il accepte, l'année suivante, celui d'inspecteur des écoles chinoises de l'État de Perak, dont le siège était à Ipoh, dans un milieu essentiellement hakka qui lui était totalement étranger. Les obstacles linguistiques et les différences culturelles entre les enseignants issus de la Chine centrale et les émigrés des provinces septentrionales du Guangdong et du Fujian faisaient que les premiers n'avaient pas le sentiment d'appartenir au monde de ces derniers. Ding Yan, qui ne connaissait aucune langue étrangère, bien qu'ayant souhaité maîtriser l'anglais, dut se résoudre à apprendre quelques rudiments de cantonais pour pouvoir communiquer avec sa domestique. Quant à Wang Fuwen, il avait fait des études de littérature anglaise dans son pays, et avait une meilleure perception du monde extérieur, aussi voulut-il que son fils fasse sa scolarité en anglais, tout en lui prodiguant une éducation chinoise à la maison. Cette décision devait déterminer l'avenir et les choix culturels de Wang Gungwu.

La narration suit les principales étapes de l'éducation de l'auteur. Après l'invasion japonaise, les écoles anglaises furent fermées. En 1942, Wang Fuwen décida d'inscrire son fils dans une institution chinoise et ensuite de créer une école pour son fils et les enfants de ses amis, mais pour finir, la famille quitta Ipoh pour fuir les violences de la guerre et alla se réfugier à la campagne. C'est pendant toute cette période que Wang Gungwu prit connaissance des enfants chinois et autres, avec lesquels il apprit un peu de dialectes hakka, cantonais, hokkien et aussi de « *bazaar Malay* ». C'est aussi pendant cette période qu'il se familiarisa avec les romans anglais. En 1945, les Britanniques revinrent et les écoles anglaises rouvrirent. En 1947, les parents de Wang Gungwu, qui rêvaient toujours de retrouver leur terre natale, décidèrent de partir pour Nankin avec l'intention d'inscrire leur fils à la National Central University. Mais la dureté de la vie quotidienne dans la Chine d'alors fit que les rêves de Wang Furen s'écroulèrent et qu'il décida de retourner en Malaisie avec sa famille, de reprendre

13. On ne peut néanmoins s'empêcher de regretter que ce manuscrit de Ding Yan, qui constitue un document très précieux pour comprendre la vie quotidienne des Chinoises d'Insulinde d'alors, ainsi que l'occupation japonaise, n'ait pas fait l'objet de publication dans l'original, d'autant plus que Wang Gungwu a par ailleurs veillé à éditer un volume commémoratif en l'honneur de son père, lequel contient une collection de poèmes, d'essais, et de calligraphies : *Wang Fuwen jinianji* 王宓文纪念集, NJ 07661, USA, Bafang wenhua qiyegongsi 八方文化企业公司 Global Publishing Co. Inc., 2002. L'ouvrage est partiellement consultable en ligne.

son travail d'inspecteur à Ipoh, et de repenser l'avenir de son fils dans la nouvelle Malaisie. C'est alors que Wang Gungwu prit conscience du fait que son « bazaar Malay » ne suffisait plus, et qu'il lui fallait se concentrer sur la langue nationale.

Bien que cette autobiographie se déroule selon un plan chronologique, Wang Gungwu ne cesse de la truffer de réflexions et de souvenirs ultérieurs, de sorte que le lecteur est amené à naviguer sans cesse entre le passé et le présent. On sent aussi le souci de l'auteur de faire un portrait de son père bien que ce dernier, à bien des égards, ait échappé à l'enfant qu'il était alors. De même, il réinsère un certain cadre politique dont il ne prit, semble-t-il, conscience que beaucoup plus tard.

C'est un ouvrage attachant qui permet au lecteur d'aujourd'hui de mieux comprendre les drames intérieurs de ces intellectuels chinois en exil, ainsi que la complexité de la société plurale dans laquelle ils furent amenés à évoluer. La question de savoir s'il y aura une suite ou pas reste ouverte.

Claudine Salmon

Ajip Rosidi. *Tapak Meri 1 1995: Catetan Harian* (« Empreintes de canard, vol. 1, 1995 : Journal »). Bandung: Kiblat, 2018, 295 p. ISBN : 978-979-8004-05-b.

Ajip Rosidi est sans doute l'auteur indonésien le plus prolifique. Il a publié environ 90 livres en son nom propre et autant d'ouvrages sous sa direction. Il a également produit des lettres en quantité considérable, en indonésien et en soundanais, dont une partie est en cours de publication (sept volumes jusqu'à aujourd'hui), il a rédigé un journal, et encore une autobiographie de 1330 pages (voir un compte rendu dans *Archipel* 81, 2011) et des fragments de mémoires en soundanais. Il est certainement l'intellectuel indonésien qui s'est le plus exposé sur la place publique – tout en préservant très scrupuleusement sa vie privée.

Les journaux intimes indonésiens sont en nombre infime. Quatre seulement viennent à l'esprit : ceux de Mochtar Lubis (*Catatan Subversif*, 1987), Yozar Anwar (*Angkatan 66: Sebuah Catatan Harian Mahasiswa*, 1980), Ahmad Wahib (*Pergolakan pemikiran Islam*, 1981) et Soe Hok Gie (*Catatan seorang demonstran*, 1983).

Après diverses tentatives toujours avortées, Ajip a tenu un journal régulièrement, en soundanais, pendant vingt-deux ans, de 1995 à 2017. Ce journal a été écrit, ou parfois recopié, sur ordinateur. Ajip l'a imprimé en trois exemplaires, dont il a confié l'un à la bibliothèque du KITLV, afin d'assurer sa préservation. Le présent volume contient le journal tenu durant les six derniers mois de 1995. Un deuxième volume est déjà paru, en janvier 2019 (janvier-juin 1996, 296 p.). La publication, si elle couvre la totalité du journal, occupera 40 volumes.

La première entrée (28 juin 1995) définit le but du journal : suppléer aux défaillances de la mémoire (le titre, « Empreintes de canard », est une métaphore empruntée à un pantun soundanais ancien : les empreintes que laisse un canard sur l'eau n'existent que dans le langage). Ajip est en fait connu pour sa mémoire hors du commun. Il note, au jour le jour, les faits dont il pense qu'il aimerait se souvenir plus tard : incidents de la vie quotidienne, rencontres, discussions, informations, ainsi que des réflexions sur l'actualité, les littératures indonésienne et soundanaise, les projets d'études et d'édition, et mille autres choses encore. À de très rares exceptions